



LE DILETTANTE, 2007

Isabelle Minière

La Première marche

ISBN 978-2-84263-134-5

186 pages

15 €

ENFANCES  
À LIRE

## LA PREMIÈRE MARCHÉ

« Elle repense à Cendrillon : le Prince Charmant l'a sauvée de ses tristesses, et sa vie s'est ensoleillée, comme par magie. La petite voudrait se sauver de cette enfance, interminable. C'est son espoir, c'est sa prière, c'est une lumière qui brille dans le noir, très éloignée, accrochant le regard, vous maintenant debout, vous protégeant du pire, c'est une promesse : toute enfance finit un jour. » Pourtant, la vie de cette petite fille, habitée par le désir de grandir au plus vite, n'est en rien terrible, mais une espèce de tristesse l'enveloppe tout entière, une inquiétude, le sentiment d'être désarmée en permanence. Elle a sept ou huit ans, elle est l'aînée ; son petit frère, qu'elle trouve attendrissant parfois, l'agace le plus souvent, qui requiert toute l'attention de sa mère et fait l'unanimité dans son entourage : « C'est ton petit frère ? Qu'est-ce qu'il est mignon ! » Le père est absent, peu bavard, rapporte du travail à la maison et ne sait pas dire autre chose que « bordel de merde » quand on le dérange. Enfin la mère, l'objet de toutes ses préoccupations, est malheureuse, négligée par son mari et prise par les tâches ménagères, toujours « à bout » et la mine contrariée. La petite fille l'aime et la redoute à la fois, elle est sa reine.

Son drame est de ne pas réussir à lui manifester son affection ni son admiration. La mère, qui flanque des claques à sa fille pour un oui, pour un non, un verre renversé ou un mot en trop, est magnifique, impressionnante par sa taille et sa voix, et ne se laisse pas approcher. Il y a bien le baiser du soir avant d'aller se coucher, mais « les lèvres ne touchent pas la joue tendue, et ce semblant de baiser n'est pas rendu. » Alors, la petite fille se rattrape avec son effigie : une photographie sur laquelle sa mère, enjouée, les cheveux longs, sourit d'une manière éblouissante, et qu'elle effleure du doigt, embrasse avec

précaution avant de se laisser embrasser par elle : « la petite incline la tête, tend la joue, y dépose la photo, juste un instant, le temps d'un baiser ; puis c'est le tour de l'autre joue. Après quoi, la petite écarte ses cheveux, les repousse en arrière, pour que ce soit le tour du front. Puis elle ferme les yeux, puisqu'ils veulent à tout prix être de la partie, et c'est le tour d'une paupière puis de l'autre. Ensuite chacun réclame un autre tour, et encore un autre... C'est le genre de jeu qui pourrait durer toujours. » Et puis c'est avec sa poupée qui parle et sait dire « Je t'aime, Maman ! » d'une voix délicieuse qu'elle s'entraîne, qu'elle s'exerce à sourire en l'imitant. Enfin, avant de s'endormir, elle s'invente un petit film, toujours le même, qui n'est qu'une longue scène de tendresse entre elles deux et qui, virant toujours au cauchemar, lui fait plus de mal que de bien.

Certes, quelques moments de bonheur inespérés surgissent quand on ne les attend plus : une orange épluchée des mains de sa mère quand celle-ci comprend qu'à cause de ses ongles rongés, elle ne peut le faire elle-même sans souffrir (« C'est pour moi... C'est pour moi qu'elle a fait ça... c'est si grisant que chaque morceau d'orange est un enchantement. Jamais orange n'aura été aussi délicieuse, aussi divine : elle mange de l'amour. Et elle savoure... Elle prend son temps, profite de chaque bouchée ; ce n'est pas tous les jours que l'on mange de l'amour. ») ; ou bien c'est un gâteau préparé à son retour de colonie, avec des raisins secs qui font comme des étoiles : « si vous fermez les yeux, en mangeant un gâteau comme celui-là, vous avez l'impression de manger du ciel, de grignoter des étoiles. » Mais ces rares épisodes qui provoquent chez l'enfant un état presque extatique révèlent encore davantage, s'il était nécessaire, le manque cruel d'affection dont elle souffre.

Tac-tac-tac, Pam-pam-pam et Pteu-pteu-pteu : ce sont eux, la mère, le père et le petit frère, tels qu'elle

finir par les nommer car c'est ainsi qu'elle les entend depuis sa place privilégiée, son coin, son poste d'observation : la première marche de l'escalier. Assise là, elle perçoit les bruits de la maison, surprend des bribes de conversation, mais elle est aussi à même de répondre tout de suite à l'appel de sa mère. D'où lui est venue « cette manie qu'elle a prise de s'asseoir là et de bouder », comme dit sa mère ? Ce qui est certain, c'est qu'elle ne peut plus s'en passer. C'est ici qu'elle se replie, qu'elle réfléchit, se remémore sa journée, démêle des idées, tente d'ordonner ses sentiments, rêve, extrapole, fait le point. Elle y bricole des théories à partir du peu qu'elle sait, parfois incongrues : ainsi, si sa mère dort davantage son petit frère, c'est à cause de ce petit bout de tuyau qu'ont les garçons qui est à coup sûr un handicap, une sorte de maladie ; mais qui peuvent aussi bien tomber parfaitement juste : ainsi remarque-t-elle combien facilement les parents s'attribuent à eux-mêmes les compliments adressés à leur progéniture. On comprend dès lors que cet escalier est aussi une lunette par laquelle l'enfant s'est habituée à observer le théâtre du monde, qui lui permet de relever quelques-unes de ses hypocrisies ou de ses conventions : le récit de la visite d'un invité, « un bonhomme que son père connaît et qui restera prendre l'apéritif », en est un exemple particulièrement réjouissant.

Un jour qu'elle n'a pu s'installer sur sa marche comme à l'accoutumée, dès son retour de l'école, elle a le sentiment qu'on lui a ôté un morceau de vie et tente, dans son lit, d'imaginer ce à quoi elle aurait pensé là-bas. Elle prend alors pleinement conscience de l'importance qu'ont revêtu pour elle ces « séances d'escalier », de la chance qu'elle a de pouvoir disposer de cet espace à sa convenance. Mais voici qu'un autre jour, posé sur la marche, « quelque chose de nouveau l'attend, avec des couleurs, des dessins, de la gaieté, de la douceur », « un objet qui donne

envie d'être en vie », une « bricole » rapportée par sa mère du grand magasin : un livre. Elle en tourne les pages, se plonge dans l'histoire de ce petit pantin de bois qui fait toujours oui avec sa tête, perd la notion du temps et n'entend pas sa mère l'appeler : « la première marche de l'escalier s'est transformée en moyen de transport, elle est ailleurs, elle voyage, elle s'envole ». Alors elle jubile « et n'en aura jamais fini de jubiler. Le meilleur, le plus beau, le plus réjouissant de sa toute petite vie lui arrive aujourd'hui. »

Psychologue et hypnothérapeute, Isabelle Minière aborde dans ses romans les problèmes relationnels que peuvent rencontrer les couples (*Cette nuit-là*, Le Dilettante, 2004, *Un couple ordinaire*, Le Dilettante, 2005), les parents et leurs enfants quand ils sont confrontés à la maladie (*Il sera là, debout*, *D'un noir si bleu*, 2012), à la vieillesse (*Ce que le temps a fait de nous*, Le Chemin de fer, 2011). Lors d'un entretien avec son éditeur, l'auteur confie avoir longtemps porté *La Première marche* en elle : « Elle me plaît, cette petite fille. Je voulais que ce soit le personnage qui parle. J'ai voulu garder une pureté. La petite fille que j'étais m'a tenu la plume ». Les phrases initiales des vingt-et-un chapitres qui forment le roman se ressemblent toutes et sont toutes différentes : « La petite s'assied sur la première marche de l'escalier », « La petite est debout sur la première marche de l'escalier », « La petite est assise au milieu de l'escalier », « La petite s'assied n'importe où dans l'escalier ; une marche ou une autre... elle s'en fiche », « La petite regarde l'escalier ; elle est debout, indécise : est-ce une bonne idée de s'asseoir ici chaque soir ? », « La petite a choisi la sixième marche de l'escalier, en partant du bas », etc. : une lente évolution, subtile, se fait jour. Seuls les premier et dernier incipits sont parfaitement semblables : pourtant, tout a changé. Et c'est comme dans une pièce musicale, quand le thème se fait entendre une dernière fois, nous

rappelant sa première exposition, quand il était encore inédit, et qu'il se fait porter désormais de toutes les variations, digressions, épisodes et rebondissements qui ont suivi, que l'on perçoit en creux derrière chaque note.

**Françoise Le Bouar**